

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1er FEVRIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Faits scientifiques.—Un drame dans les airs (avec gravure), par Jules Verne.—La musique, par Rodolphe Brunet.—En fumant, par Raoul Renault.—Promenade à travers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier.—L'influence de la grippe.—Notes historiques.—Rébus illustré.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Famille-sans-Nom, par Jules Verne ; Le Régiment.

GRAVURES : A travers le Canada : Vue de l'une des tours faisant partie des fortifications de Québec.—La Basilique d'Ottawa.—La Bibliothèque du Parlement Fédéral, à Ottawa.—Une page de musique.—Les élections en 1837.—Portraits des principaux officiers anglais de l'insurrection de 1837 : Sir John Colborne ; Gilbert Argall ; colonel Gore ; lord Gosford.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	26
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGTIÈME TIRAGE

Le quatre-vingtième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER, aura lieu SAMEDI, le 1er FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



*** Un de mes correspondants de Montréal m'écrivait une lettre charmante par laquelle il m'informait qu'un grand nombre d'ouvriers, ses collègues, désiraient savoir s'il existe une bibliothèque contenant des ouvrages spéciaux sur les métiers qu'ils exercent.

"Nous recevons, dit-il, des Américains, des catalogues qui contiennent les titres de ces ouvrages, mais nous sommes obligés de les acheter."

Je remercie le signataire de cette lettre de l'occasion qu'il m'offre de dire quelques mots d'une question aussi grave et aussi importante que celle des bibliothèques techniques et des écoles du soir.

Le cadre d'une causerie est malheureusement trop restreint pour permettre des développements.

Cette grande question d'établir des cours publics a commencé à être agitée sérieusement en Europe, de 1855 à 1860 et c'est surtout en France, dans cette belle Alsace aujourd'hui séparée momentanément de la mère-patrie, qu'elle a reçu un commencement de solution, car jusqu'alors l'Allemagne et

l'Angleterre n'avaient eu que peu ou point de résultats.

Les besoins intellectuels des classes ouvrières se firent bientôt sentir d'une manière si absolue que le gouvernement français en 1862 fit faire une enquête très sérieuse sur l'enseignement professionnel, et à laquelle furent conviés les plus grands industriels de France.

Voici comment s'exprimait alors M. Bourcart :

Je crois qu'on ne saurait montrer trop d'empressement à profiter des heureuses tendances qui se manifestent au sein des classes ouvrières, et qu'on ne devrait reculer devant aucun sacrifice pour leur donner satisfaction. L'âge de l'écolier est malheureusement celui où l'on comprend mal encore la nécessité de l'instruction, et quand l'expérience et la raison finissent enfin par en faire sentir l'importance à l'ouvrier, il est trop tard pour lui. Le jour où dans tout le pays, à tout âge, dans toute position, les moyens d'instruction seront placés à la portée de quiconque éprouvera le besoin de les mettre à profit, un progrès immense sera réalisé pour le présent, un plus grand encore se préparera pour l'avenir. L'ouvrier qui ira lui-même à l'école n'aura pas besoin qu'on le menace d'une loi sur l'instruction obligatoire pour y faire aller ses enfants, et les idées d'ordre, de moralité, de dignité personnelle descendront rapidement bien plus avant dans les masses avec la culture intellectuelle, qui jusqu'à présent est demeurée chez nous le privilège en quelque sorte des classes aisées. Or, ces classes là sont directement intéressées à l'élévation du niveau intellectuel et moral dans les masses, et c'est pour elles-mêmes qu'elles travaillent en aidant le peuple à s'instruire."

Oui, il faut en effet seconder ces heureuses tendances et, Dieu merci, nous sommes arrivés à une époque où l'ouvrier ne doit plus être tout simplement une mécanique humaine.

*** Et maintenant lisez encore attentivement ce que répondait aussi ce grand industriel à qui le ministre adressait cette étrange question :

—L'enseignement que vous donnez à la population ouvrière a-t-il eu sur elle une heureuse influence, soit au point de vue matériel, soit au point de vue moral ?

—Une très heureuse influence. Les ouvriers qui suivent nos cours sont l'élite de la classe ouvrière, quelques uns d'entre eux fréquentaient les brasseries et y perdaient leur temps, leur santé et leur argent ; ils font maintenant des économies et améliorent leur position en obtenant de meilleurs salaires. Plusieurs des plus anciens élèves sont devenus contre-maitres, et, en général, le seul fait d'être membre des cours populaires est une bonne recommandation auprès de tous les industriels de notre localité. En été, on voit des jeunes gens faire des promenades, l'album sous le bras, pour passer leur temps à dessiner, d'autres commencent à herboriser. En hiver, s'ils ne sont pas à l'école, ils passent leurs heures de loisir dans leurs familles, où ils lisent à leurs sœurs, à leurs frères et à leurs amis les histoires instructives et intéressantes qu'ils trouvent dans les livres de notre bibliothèque. Je suis assuré que, dans peu d'années, les résultats seront encore plus visibles, lorsque nos jeunes gens seront devenus pères de famille et qu'ils sauront pourquoi il faut envoyer les enfants à l'école.

Je voudrais pouvoir multiplier les citations du rapport de 1862, car il est des plus instructifs, mais il remplit deux gros volumes et mon embaras est compréhensible.

Toutefois, comme je trouve dans un autre ouvrage une anecdote assez curieuse au sujet des cours publics je la reproduis, afin de ne pas être toujours d'un sérieux trop monotone :

Un jour, il y a de cela quatre ans, (ces lignes ont été écrites en 1876) un savant s'avisait de devenir professeur gratuitement à Saint-Denis. Ses cours attirèrent tant de monde que les cafés et les cabarets en étaient dans la désolation. Le moka grillonnait en se déformant dans les bouilloires, la bière s'aigrissait, l'absinthe s'éventait, le vin bleu se décomposait et menaçait de tourner en vinaigre... A l'horizon pas le moindre consommateur... Les soldats de la garnison eux-mêmes avaient déserté le caboulot pour aller s'enterrer dans ces cours publiques ! Consternation sur toute la ligne des cafetiers, cabaretiers, caboulotiers ! que firent ces industriels ? Ne pouvant se consoler de l'abandon de leurs pratiques, ils se réimèrent, et, guidés par un intérêt commun, ils rédigèrent une pétition qu'ils adressèrent au ministre de l'instruction publique et dont la teneur était : "qu'il était urgent de faire cesser des cours qui dérangeaient l'équilibre du pays, distraient les consommateurs de leurs habitudes et devaient immanquablement forcer d'honnêtes négociants à fermer boutique etc."

Cette étrange pétition existe dans les archives du ministère de l'instruction publique.

Ma foi ! s'il n'y a que les hôteliers qui y perdent !

*** Quand à la question de bibliothèque, qui intéresse plus particulièrement et avec raison mon correspondant, voici où elle en est, je crois, à Montréal.

La collection de livres du Mechanics Institute est bonne, on y trouve nombre d'ouvrages techniques des plus utiles et des plus intéressants, mais ils sont généralement en anglais et peu nouveaux, de sorte qu'ils présentent ce grave inconvénient d'être écrits dans une langue que nous comprenons un peu moins que la nôtre et qu'ils ne contiennent pas les derniers perfectionnements apportés dans chaque métier.

De plus, ils restent souvent muets sur les méthodes suivies en France et la chose est d'autant plus fâcheuse que ce grand pays a prouvé à la dernière exposition, une telle supériorité industrielle que l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Allemagne s'en sont émus avec raison, et que les rapports des délégués des associations ouvrières de ces pays ont conseillé à leurs nationaux de s'occuper beaucoup plus de la France qu'on ne le faisait autrefois.

La bibliothèque de la compagnie du Grand-Tronc contient aussi de bons ouvrages sur les arts et métiers, mais elle est bien incomplète aussi, et les remarques précédentes peuvent s'appliquer aussi à cette institution.

L'Institut Fraser qui a hérité de la bibliothèque de l'Institut Canadien, et possède par conséquent des livres français, a peu d'ouvrages techniques dont les ouvriers peuvent tirer beaucoup de bénéfice.

La bibliothèque du cercle Ville-Marie et celle de l'Union catholique, sont surtout littéraires.

Somme toute, il faut absolument reconnaître qu'il existe une lacune, sous ce rapport, dans la plus grande ville commerciale et industrielle du Canada, et qu'il faut remédier le plus tôt possible à cet état de chose.

Une bibliothèque technique est le complément forcé, le corollaire indispensable des écoles du soir.

Il est évident que ceux qui suivent les cours industriels et artistiques qui viennent d'être ouverts à Montréal, en retireront de grands bénéfices, mais il est plus certain encore qu'à mesure que leurs connaissances deviendront plus grandes, ils voudront en acquérir davantage. Ils voudront aussi consacrer leurs moments de loisir à repasser ce qu'ils ont appris et à lire des ouvrages spéciaux.

Il faut donc leur procurer les moyens de mettre à exécution ces excellentes dispositions, et de rendre plus facile au travailleur sérieux le chemin qui conduit à la science.

*** Eh bien, ce qui n'existe pas encore à Montréal va être réalisé sous peu à Québec, grâce à l'énergie, à la générosité et au dévouement de quelques hommes, véritables amis des ouvriers, qui parlent peu et agissent beaucoup.

Une société composée de MM. Bélanger, prêtre, hon. G. Bresse, conseiller législatif, Zéphirin Paquette, marchand, J.-B. Laliberté, chapelier, Gaspard Rochette, manufacturier, F.-X. Drolet, mécanicien, Philéas Gagnon, tailleur, J. Turcotte, avocat, C.-T. Coté, inspecteur des manufactures, de se constituer en corporation, sous le nom de "Bibliothèque des ouvriers".

L'objet de cette société est de fonder une bibliothèque et salle de lecture, pour l'instruction des ouvriers dans les arts et l'industrie, dans ses diverses branches.

J'ai tenu à citer les noms et professions des membres fondateurs de cette société, car en les lisant, on constate avec plaisir que toutes les classes sociales se sont unies dans un même but et qu'il y a entre elles communion d'idées absolues.

Ce point est très significatif, il est le résultat des idées de progrès et d'avancement qui envahissent le monde entier, comme il prouve que les sentiments généreux existent encore partout, en haut comme en bas, quoiqu'en disent les pessimistes qui s'obstinent à pleurer sur les défauts d'un siècle qu'ils n'apprécient pas à sa juste valeur.

Car tout cela ne se fait pas sans argent, il en faudra même beaucoup, mais si le projet des Québécois est excellent, je suis heureux de savoir qu'il sera certainement, et très prochainement réalisé.

Le gouvernement coopérera sans doute à cette œuvre,—à vrai dire, je l'ignore, et en serai-je même